

Un ami du comte de Cagliostro

Autor(en): **Mottaz, Eug.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **15 (1907)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-15294>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

UN AMI DU COMTE DE CAGLIOSTRO

Tout le monde connaît l'extraordinaire célébrité dont jouit en Europe à la fin du xviii^e siècle le fameux aventurier et médecin connu sous le nom de comte de Cagliostro « Inconcevable mélange de dignité et d'astuce, d'instruction et d'ignorance », dit Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution française*, généreux, éloquent, enthousiaste, il fut méprisé par les uns comme charlatan et encensé par d'autres comme bienfaiteur de l'humanité et passionna toute une génération.

Cagliostro visita la Suisse en 1787. Il y fit du bien ; il donna des conseils à tous, guérit quelques malades, montra quelque prodigalité et soulagea des misérables. Pendant son séjour à Bienne, il eut l'occasion de soigner — et l'avantage de guérir — une personne du Pays de Vaud.

J'ai trouvé, à propos de cette cure favorable quelques lettres très curieuses dans la correspondance échangée entre un seigneur vaudois, Doxat de Champvent, et son ami De Tournes-Lullin, banquier à Genève. Elles intéresseront peut-être quelques lecteurs en leur montrant combien l'opinion romande était partagée au sujet de Cagliostro.

Cet homme se nommait en réalité Joseph Balsamo ; il était natif de Palerme. Après avoir escroqué 60 onces d'or à un orfèvre, il partit pour aller sous différents noms exploiter les pays du Levant, la Grèce, l'Égypte, l'Arabie, la Perse, etc. Aidé par quelques connaissances médicales, il parvint à éblouir très habilement les populations par ses cures, ses prétendus miracles et sa fortune aussi grande qu'inexplicable. Il se maria à Rome avec une intrigante d'une rare beauté, Lorenza Feliciani, qui lui aida encore à augmenter sa fortune. Il s'établit à Paris en 1785, et fut chassé de France après

avoir été impliqué avec M^{me} de la Motte dans la célèbre affaire du Collier. Il séjourna ensuite en Angleterre et en Suisse d'où il rentra enfin en Italie où il se vit condamner par l'Inquisition à la prison perpétuelle. Il mourut en 1795, dans le château de St-Léon, près d'Urbino.

Voici maintenant au sujet de cet homme célèbre, les lettres de Doxat à son ami De Tournes :

« Champvent, 17 septembre 1787.

» Mon très cher ami,

» Voilà un temps infini que nous ne nous sommes pas dit un pauvre petit mot et ce temps n'a pas été fort agréable pour moi. Notre séjour à Plombières a été long, jusqu'au 24 août. Ma femme y a éprouvé un soulagement que j'espérais être une convalescence voisine d'une guérison. Lorsque nous passâmes à Bienne, des amis nous pressèrent de visiter le fameux Cagliostro. Ma femme lui conta ses misères. Il la trouva encore suffisamment mal pour qu'elle eût besoin de prompts secours.

» Ma situation fut alors horrible ; il fallait abandonner des espérances infiniment précieuses et se décider à poursuivre notre voyage en méprisant l'avis de Cagliostro ou laisser ma femme entre les mains d'un homme que je connaissais seulement par la publicité d'une réputation très douteuse. Nos amis décidèrent ma femme à rester et je la logeai dans une excellente maison.

» Je portai ces deux nouvelles à Cagliostro. Il prit alors le ton de l'humanité la plus touchante pour me promettre tous ses soins et toutes ses attentions dont il espérait un heureux succès.

» Il est impossible de tenir plus exactement sa parole. Ma femme s'en loue infiniment et se trouve réellement bien de ses remèdes. Son espérance de guérison revenue et augmentée favorise la cure et me guérit aussi car la secousse d'âme

éprouvée à Bienne m'avait abattu au point qu'arrivé ici le premier septembre, j'étais sans appétit, sans forces et sans courage, ce qui explique pourquoi j'ai tardé à vous écrire. »

« Yverdon, 5 octobre 1787.

» ... Vous m'avez douloureusement surpris en m'apprenant que M^{me} Le Fort n'avait eu aucun succès à Louèche et vous, peu de chose. J'espérais beaucoup mieux que cela et je vous plains car je sais combien il est douloureux de voir souffrir les siens. Attendons encore un peu et je pourrai peut-être guérir madame votre fille. Vous me dites qu'elle a des maux pareils à ceux de ma femme. Eh bien, j'ai eu le bonheur de recevoir une suite non interrompue de bonnes nouvelles.

» Sa dernière lettre, qui est du 28, est encore meilleure que la précédente. Pour éprouver sa santé, Cagliostro lui a donné un grand dîner le 27. Il a voulu qu'elle mangeât de tout, des viandes, du ragoût, de la salade, du poisson, de la tourte, des fruits et du fromage. Elle qui ne boit point, a dû boire du Neuchâtel, du Tinto (?), du café et puis un doigt de liqueur. Les convives étaient nombreux ; la journée fut bruyante et très gaie. Non seulement ma femme, qui aurait été tuée il y a quelques semaines de tant de choses, a tout supporté sans le moindre inconvénient, mais sa très bonne humeur s'est soutenue ; elle a passé une fort bonne nuit et le lendemain elle m'écrivit une lettre fort longue et très gaie. J'avoue que ce traitement est contre mes idées et si j'avais été là, j'aurais contenu ma femme, mais enfin voilà ce qu'elle peut soutenir et après avoir été bien malade.

» Il faut dire, à la justification de Cagliostro, que ce repas était un essai des forces de ma femme, il la croioit en état de braver cette journée ; mais il a voulu voir et lui faire éprouver le tout, et tout a réussi.

» Cependant, je ne me livre point encore à une certitude

entière. Il faut attendre encore un peu de temps. Alors seulement, je la croirai guérie et vous comprenez, mon cher, combien ma joie seroit immense si la guérison de ma femme vous servait d'exemple et de motif pour vous confier à Cagliostro et vous procurer ainsi le rétablissement de Mad^e Le Fort.

» Je ne suis nullement surpris que les parents de Genève aient eu du chagrin en apprenant le séjour de ma femme à Bienne. J'en ai eu aussi, à tel point que j'en ai été malade. Mais ce qui me déplaît c'est que ces parents désapprouvent et ne m'en disent rien. J'eus l'attention, en arrivant ici d'écrire de nombreux détails à M..., le priant de les communiquer à la famille et de prendre l'avis de M. Buttini. Il a eu la complaisance d'aller chez ce médecin qui a dit que j'avais bien fait quoique, à ses yeux, Cagliostro fût un charlatan ; et le beau-frère répond à ma lettre touchante du ton qu'il aurait répondu à des nouvelles de la Crimée. J'en ai été scandalisé et je le suis encore de ce que dès lors, ni lui ni pas un des individus M... ou leurs colatéraux ne m'ont écrit un seul mot. Cette indifférence est incroyable ; aussi s'ils attendent que je les instruisse sans appel de leur part, ma foi, ils attendront longtemps. Et il faut bien qu'ils aient désapprouvé publiquement puisque vous n'êtes pas le seul qui m'en fassiez mention. Or, à mon avis, rien de plus sot en pareil cas que leur conduite... »

« 15 novembre 1787.

» Mon cher ami,

» J'ai le très grand plaisir de vous apprendre que, en dépit de tous les préjugés existants contre M. Cagliostro, il a la gloire d'avoir guéri ma femme ; au moins est-elle arrivée il y a huit jours avec de bonnes couleurs, de l'embonpoint, de la gaieté et un bien-être complet. Elle continue à prendre des remèdes de précaution ; ils produisent l'effet désiré, en sorte que j'ai la plus grande espérance qu'elle sera en bonne santé pour longtemps.

» J'ajoute avec grand plaisir que cette guérison a été accompagnée de la part du comte, de tous les soins, de toutes les attentions, de toutes les honnêtetés imaginables. Il les a poussées au point qu'il n'a jamais voulu permettre qu'elle s'enfermât seule avec sa fille de chambre dans le bon carrosse que je lui avais envoyé. Il a fait atteler le sien, y est monté avec sa femme, la mienne et une amie commune, et sont allés ensemble très agréablement jusqu'à Neufchâtel et en se séparant, il a dit à ma femme que si elle, moi, mes enfants ou quelqu'un de nos domestiques avaient seulement mal au doigt ; il exigeait qu'on l'en avertit et que, toute affaire cessante, il volerait à notre secours. Et puis, il n'accepte absolument aucune récompense, à moins que, peut-être, il ne gagne sur les remèdes. Mais cela même supposé, convenez que c'est bien illustrer le charlatanisme que de donner ce nom de charlatan à un homme qui se conduit ainsi. Je comprends très bien que Madame votre fille n'essayera point de se faire traiter par Cagliostro ; à la bonne heure pourvu qu'elle guérisse comme je l'espère, le souhaite et le désire très ardemment et je vous prie de m'en donner des nouvelles. »

« 12 décembre 1787.

» Ma femme continue, grâce à Dieu, à être fort bien. Je suis content que M. Buttini s'attribue une partie de la gloire ; mais qu'on ne dise pas que Cagliostro n'y a rien fait et qu'il n'ait pas accompagné ses remèdes de toute l'honnêteté possible. Si ce M. Buttini veut être du nombre de mes grands amis, qu'il guérisse bien vite Madame Le Fort et Monsieur son père... »

Après avoir placé ces lettres sous les yeux du lecteur, je me fais un devoir de remercier M. Ch. Burnier, professeur à Lausanne et, par lui, M. Le Fort à Genève, qui me les ont confiées en compagnie de beaucoup d'autres qui s'occupent de questions politiques.

Eug. MOTTAZ.

